Document généré le 14 juil. 2025 03:19

XYZ. La revue de la nouvelle

# Éducation

Patrick Nicol

Numéro 143, automne 2020

Sex, drugs and rock'n'roll : la jeunesse ne meurt jamais

URI : https://id.erudit.org/iderudit/93614ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Nicol, P. (2020). Éducation. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (143), 13–15.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Éducation

## Patrick Nicol

J'avais grandi. Ma tête dépassait le dossier du divan. Dans la bibliothèque derrière, à la hauteur des yeux, un livre orange et noir : *Mille histoires drôles*. Je lisais déjà *Les perles du facteur* (Ma femme est clouée au lit, j'aimerais que vous la vissiez) et *La foire aux cancres*, pourquoi personne ne m'avait signalé ce livre-là ? Du dessin de la couverture, je me rappelle une paire d'yeux énormes, une langue pendante, des gouttes de bave ou de sueur. Cette confusion entre le rire et l'appétit, la concupiscence et l'ivresse, évoquait pour moi les mononcles de comédie, ceux de la télé, des mononcles qui n'étaient pas tout à fait les miens, mais qu'on avait inventés exprès pour s'en moquer. Le malaise des blagues tombées entre mauvaises mains ne m'était pas étranger (Ma femme nourrit les enfants au sein : elle peine à joindre les deux bouts).

La première histoire drôle que j'ai lue allait comme suit. Une jeune fille s'était endormie dans un champ. Une vache qui passait par là s'est arrêtée au-dessus d'elle, les pis à la hauteur de son visage. Dans son demi-sommeil, la belle a gémi : « Messieurs, je vous en prie, pas tous à la fois ! » Je traîne encore avec moi cette image de pis qui étaient des pénis. C'était au milieu des années soixante-dix.

Il y avait aussi cette histoire de l'Écossais qui refusait d'acheter des jouets à ses garçons. « Si tu veux qu'ils s'amusent, dit-il à sa femme, tu n'as qu'à découdre le fond des poches de leur pantalon. »

Je me réveille dix ans plus tard dans un chalet poilu. Un chien a vécu ici de nombreuses années. Une couverture en laine pelucheuse enveloppe la fille couchée près de moi, fille chevelue dont le roux de la tignasse se confond au brun de la couverte, à l'ocre de la catalogne, aux poils que j'ai sur la langue. Je crache mes propres cheveux, assez longs pour m'entrer dans la gorge. J'ai la bouche sèche et le hasch m'a

encrassé les conduits comme il a bouché ma pipe d'une gangue huileuse. Du monde dort partout. Gars, filles, tout habillés à cause du froid. Dans une heure, personne ne saura faire du café, mais quelqu'un entreprendra de mettre une cassette : Jim et Bertrand ou Cat Stevens, peut-être Shawn Phillips.

Passer une nuit au chalet, c'était la meilleure idée du monde. On apporterait de la bière, on fumerait. Les filles seraient avec nous. Nous avec les filles dans un chalet, c'était inespéré. Les calorifères électriques puaient la poussière et ne chauffaient pas assez ; la peur de suffoquer nous a empêchés de faire un feu. On a joué à Risk avec nos manteaux sur le dos. Comme d'habitude, Michel s'est cramponné à l'Océanie. On s'est pété la face : après la bière, le schnaps ; après les spaghettis, les Doritos. Du hasch à la pipe jusqu'à ce qu'elle bouche puis aux couteaux sur la cuisinière. Les filles se sont tannées en premier. Bientôt ne restaient réveillés que Michel, Étienne, François et moi, dans un set de cuisine colonial, sous une fausse suspension Tiffany, les doigts orange de chips au-dessus d'une carte du monde, pendant que des filles, des vraies filles, se dispersaient, ennuyées. Les autres garçons riaient plus fort que moi.

Premier éliminé — mon plan asiatique s'était écroulé —, je me suis levé. J'étais trop défoncé pour aller rejoindre ma blonde-rousse sur le divan. Ça se mettrait à tourner dès que j'aurais les yeux fermés et j'avais peur de vomir. L'extérieur était trop noir, trop froid.

Le chalet appartenait à un oncle de Michel. J'ai trouvé son attirail de pêche couché le long d'un mur et, à côté du poêle froid, un assortiment de jeux passés date : Mille bornes, Operation, une planche de crible sans cartes et un casse-tête des Rocheuses que plus personne ne ferait. La petite pièce du fond avait un plafond en pente. Une fille dormait par terre, la tête sur un coussin, dans un coin, là où le mur faisait à peine quatre pieds de haut. Elle s'appelait Manon. Dans le coin opposé, une porte dans le petit mur s'ouvrait sur une sorte de garde-robe qui faisait toute la longueur de la pièce. Je m'y

suis glissé. Une lumière s'allumait à l'intérieur. J'ai rampé. Des boîtes de vaisselle, des sacs de vêtements. Au fond, une boîte de livres. Sous les livres, des magazines. Des *Playboy*, des *Penthouse*, un *Hustler*. Longtemps, j'ai feuilleté des revues cochonnes, assis en indien, penché à cause du plafond bas, essayant de ne pas réveiller Manon que j'entendais ronfler tout près, de l'autre côté de la paroi. Très loin, Michel sortait enfin de l'Australie et partait à la conquête du monde.

Le matin, une histoire du vieux livre de blagues me revient, un truc que je traîne sans jamais l'avoir compris : un homme boit un 7Up. Il mange une boîte de sardines. Il se plante devant son miroir et se masturbe. Il dit : « Le champagne, le caviar et les femmes, y'a que ça de vrai ! » Je contemple ce récit et le décor : des bottes Kodiak et des mocassins, des canadiennes et des ponchos. Des murs en préfini, un plancher de prélart et plus loin, sous Manon toujours endormie, un tapis brun saturé d'humidité froide. Les filles portent des combines sous leur jupe. Un homme nu devant la glace. Dans ma tête d'enfant, il avait mis de la musique. Enrico Macias ou Ginette Reno. Même à l'intérieur, j'exhale de la buée, et cette chaleur interne me perturbe. J'ouvre une des bières oubliées sur le comptoir pendant la nuit. Une Laurentide tiède dont je prends deux gorgées avant de réaliser que c'était une mauvaise idée.

Je sors. Bientôt il neigera, mais pour l'instant tout est brun, vert, gris. Je glisse les mains dans les poches de mon pantalon, m'éloigne un peu. Je vais faire l'Écossais dans le bois. Quand je rentre, personne n'a bougé sauf Étienne qui mange une tranche de pain blanc. Ma blonde-rousse qui s'appelle Julie dort toujours, la tête renversée, la bouche ouverte. Ses pieds dans des bas de laine dépassent de la couverte. Bertrand Gosselin chante (« La belle s'est endormie sur un beau lit de roses / Blanche comme la neige, belle comme le jour / Ils sont trois capitaines qui veulent lui faire l'amour »)